

Ioana-Maria MARCU
(Université de l'Ouest
de Timișoara/ Centre d'études
francophones, Roumanie)

La banlieue comme scène de crise chez Assa Traoré et Diaty Diallo

Abstract (The Suburb as a Scene of Crisis in the literary Works of Assa Traoré and Diaty Diallo):

The crisis in French suburbs goes beyond episodes of urban violence or indicators of social relegation: it represents a deep fracture in the republican fabric, revealing tensions between center and periphery, between promises of equality and realities of exclusion. In this context, the narratives *Lettre à Adama* by Assa Traoré and Elsa Vigoureux, and *Deux secondes d'air qui brûle* by Diaty Diallo, are part of a literary and political dynamic that gives voice to this multifaceted crisis. These contemporary works articulate three major dimensions of the crisis: a) Spatial crisis – the suburb is depicted as a territory saturated with surveillance, contempt, marginalization, and spatial degradation; b) Social crisis – the narratives highlight police violence, structural injustices, and the resulting revolts, portraying a youth in tension, seeking justice and transformation; c) Crisis of language – the texts, situated between intimate testimony and poetic writing, question the forms of speech – silenced speech, militant speech, memorial speech – as vectors of recognition and emancipation. Through an interdisciplinary approach, our contribution will analyze how these narratives construct a representation of the suburb as a space of crisis, but also as a site of identity and political recomposition. In this sense, they contribute to a reconfiguration of the gaze cast upon urban margins, revealing their human, historical, and cultural complexity, and proposing an evolutionary reading of crisis as a driver of change.

Keywords: *crisis, suburb, society, space, speech.*

Résumé : La crise des banlieues françaises ne se limite pas à des épisodes de violences urbaines ou à des indicateurs de relégation sociale : elle constitue une fracture profonde dans le tissu républicain, révélant les tensions entre centre et périphérie, entre promesses d'égalité et réalités d'exclusion. Dans cette perspective, les récits *Lettre à Adama* d'Assa Traoré et Elsa Vigoureux, et *Deux secondes d'air qui brûle* de Diaty Diallo s'inscrivent dans une dynamique littéraire et politique qui donne voix à cette crise plurielle. Ces œuvres contemporaines articulent trois dimensions majeures de la crise : a) crise de l'espace, la banlieue y étant représentée comme un territoire saturé de surveillance, de mépris, de relégation ; b) crise sociale, les récits mettant en lumière les violences policières, les injustices structurelles et les révoltes qui en découlent, révélant une jeunesse en tension, en quête de justice et de transformation ; c) crise du langage, les textes, situés entre témoignage intime et écriture poétique, interrogeant les formes de la parole – parole empêchée, parole militante, parole mémorielle – comme vecteurs de reconnaissance et d'émancipation. À travers une approche interdisciplinaire, notre contribution analysera comment ces récits construisent une représentation de la banlieue comme espace de crise, mais aussi comme lieu de recomposition identitaire et politique. En ce sens, ils participent à une reconfiguration du regard porté sur les marges urbaines, en révélant leur complexité humaine, historique et culturelle, et en proposant une lecture évolutive de la crise comme moteur de changement.

Mots-clés : *crise, banlieue, société, espace, parole.*

1. Introduction

Dans son essai *Reprenons-nous !*, publié en 2012, Jean-Paul Delevoye, homme politique français, ayant occupé plusieurs fonctions dans l'administration – maire, ministre, parlementaire, médiateur de la République –, dressait un diagnostic sévère de la France contemporaine, marquée par une profonde crise morale, sociale et politique. Il y dénonçait une violence venue d'en haut, celle d'un système économique et administratif oppressant qui use les individus et nourrit un sentiment général d'impuissance. À travers son analyse, il montrait une « société fragilisée » (27), « en grande tension nerveuse » (29), « au bord de la rupture, de l'implosion », fragmentée, dominée par la peur, la méfiance et la perte de repères, souffrant du « burn out, [...] un état d'épuisement général non seulement physique, mais psychique, émotionnel, mental » (25). Il déplorait aussi la dégradation de « l'état de notre pays » et accentuait le fait que « La France va mal. Les Français souffrent. De fait, il y a de quoi s'indigner. » (20). Si son propos concernait avant tout la France dans son ensemble, ces observations sur la crise traversée par la société française depuis de longues années et qui ne fait que s'accroître toujours plus, pourrait tout aussi bien décrire la situation des banlieues, miroir exacerbé des mêmes tensions.

Souvent reléguées à la périphérie géographique et symbolique des grandes métropoles, les banlieues françaises sont depuis plusieurs décennies le théâtre de tensions sociales persistantes, concentrant les symptômes d'un malaise profond au sein de la société française. Les médias le répètent sans cesse : les tensions sociales s'aggravent, la violence urbaine se banalise et l'exclusion enferme certains quartiers dans l'isolement et l'aliénation. Ce sont, d'ailleurs, ces quartiers dits « prioritaires », marqués par des difficultés économiques et sociales – plus de 1600 à travers le territoire¹ – qui ont été, depuis les années 1970-1980, la scène récurrente de violences urbaines. On peut notamment citer celles d'octobre 2005, déclenchées après la mort par électrocution de deux adolescents tentant d'échapper à un contrôle de police à Clichy-sous-Bois, événements qui se sont ensuite propagés à l'ensemble du pays. Plus récemment, en juin 2023, de nouvelles violences ont éclaté à Nanterre, à la suite de la mort d'un jeune automobiliste abattu par la police lors d'un contrôle routier, après un refus d'obtempérer, et, de nouveau, se sont propagées sur l'ensemble du territoire. Maela Guillaume-Le Gall et Marco Oberti remarquent, d'ailleurs, que « dans la plupart des cas les émeutes éclatent à la suite d'un incident, souvent grave, impliquant la police, et conduit à placer au centre de l'analyse la question des violences policières et des discriminations. » (2024). Et aux auteurs de continuer : « les stéréotypes envers les minorités s'intensifient lorsque celles-ci sont concentrées dans des quartiers spécifiques, les pratiques discriminatoires de la part de la police se trouvent accentuées sur une base à la fois spatiale et ethno-raciale. » (2024).

¹ Voir la présentation « Les quartiers prioritaires : leur cartographie et leurs données » sur le site *Système d'information géographique de la politique de la ville* (URL : <https://sig.ville.gouv.fr/>)

Dans l’imaginaire collectif, la banlieue française, en particulier ces quartiers populaires, ségrégués, est trop souvent réduite à une zone de tensions, de danger, voire de marginalité. Ces crises urbaines sont fréquemment relayées dans la presse comme des faits divers spectaculaires. En enfermant la banlieue dans une image caricaturale, l’opinion publique en vient donc à percevoir ces espaces périphériques non pas comme des parties intégrantes de la ville et de la République, mais comme des zones à part, souvent considérées comme « problématiques »¹.

La littérature, en tant que reflet des réalités sociales, a depuis longtemps exploré les marges de la société. Des auteurs comme Zola ou Céline ont magistralement mis en scène la déchéance humaine. Plus récemment, notamment à partir des années 1980, les périphéries urbaines ont été racontées de l’intérieur par des écrivains qui les ont vécues ; « ancrés dans le présent de leur parole » (Jablonka 2024, 19), les productions littéraires de ces auteurs *du réel* offrent un regard plus lucide sur les fractures et les crises de la société française, en se donnant pour but d’« alerter, [de] témoigner, [de] prouver, [de] réparer » (18), de « dénoncer » (19).

Cette littérature dite « de la banlieue » ne cherche pas à embellir la réalité, ni à victimiser à outrance : dans leurs « textes-miroirs »², les écrivains veulent avant tout donner la parole à ceux qui en sont privés, à ceux que la société, les médias et parfois les institutions politiques tiennent à distance. Souvent issus de familles immigrées, ils connaissent intimement les réalités sociales des quartiers populaires, car ils les ont vécues de l’intérieur. Par leur écriture, ils offrent un tableau nuancé et lucide de la vie en banlieue. Loin des clichés sensationnalistes, ils décrivent les tensions, les frustrations, la précarité, la violence parfois, mais aussi les réseaux de solidarité, les rêves, la dignité et l’humanité des habitants. Cette démarche n’a pas pour objectif de justifier ou d’excuser, mais de témoigner d’une réalité que beaucoup préfèrent ignorer ou réduire à des images de chaos.

Des auteurs comme Faïza Guène avec *Kiffe kiffe demain*, Malika Mahany avec *Kiffer sa race* ou Magyd Cherfi avec *Ma part de Gaulois* ont proposé des récits ancrés dans les quotidiens des quartiers populaires, en explorant leurs contradictions, leur âpreté, mais aussi leur richesse humaine. Leurs textes, souvent empreints d’humour, de

¹ Cette perception stigmatisante a été largement documentée par un nombre important d’ouvrages publiés depuis les années 2000, dans lesquels les auteurs ont analysé les mécanismes de marginalisation, les dynamiques de ségrégation, et les formes de violence institutionnelle qui traversent ces territoires : Laurent Mucchielli, *Violence et insécurité : fantasmes et réalités dans le débat français* (2002) ; Sébastien Roché, *Le frisson de l’émeute. Violences urbaines et banlieues* (2006) ; Hugues Lagrange et Marco Oberti (dir.), *Émeutes urbaines et protestations, une singularité française* (2006) ; Véronique Le Goaziou et Laurent Mucchielli (dir.), *Quand les banlieues brûlent... Retour sur les émeutes de novembre 2005* (2007) ; Didier Lapeyronnie, *Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd’hui* (2008) ; Michel Kokoreff, *Sociologie des émeutes* (2008) ; Laurent Mucchielli et Véronique Le Goaziou, *La Violence des jeunes en question* (2009) ; Luc Bronner, *Le Miroir. Retour dans les banlieues françaises* (2025), etc.

² Les membres du collectif *Qui fait la France ? – des artistes issus des espaces périphériques français –* formulent ainsi le crédo des écrivains dits « de banlieue », dignes héritiers de Balzac ou de Stendhal : « Nous, écrivains en devenir, ancrés dans le réel, nous nous engageons pour une littérature au miroir, réaliste et démocratique, réfléchissant la société et ses imaginaires en son entier. » (2007, 10).

tendresse ou de dérision, participent à une forme de reconnaissance symbolique des classes populaires issues de l'immigration. Ils offrent une légitimité narrative à celles et ceux qui, jusque-là, étaient davantage objets de discours que sujets à part entière. Ces écrivains de la banlieue s'inscrivent dans une démarche de représentation, de visibilité, sans pour autant adopter un ton frontalement conflictuel.

D'autres auteurs, à l'instar de Rachid Djaidani avec *Boumkoeur* ou Rachid Santaki avec *Flic ou caillera*, proposent des écrits marqués par une tonalité plus sombre, plus critique, voire combative. Ils prennent la plume pour dire le mal-être profond, les tensions sociales, les violences policières, les discriminations systémiques, et les fractures territoriales qui gangrènent les espaces périphériques. Leur écriture, souvent plus directe, plus rugueuse, devient un outil de dénonciation, un acte de résistance face à une société perçue comme injuste et excluante. Ils décrivent des trajectoires marquées par la marginalisation, la stigmatisation, et parfois le risque de radicalisation, non pour excuser, mais pour comprendre les mécanismes d'exclusion. À travers une langue inventive, hybride, ces écrivains construisent une contre-narration face aux discours dominants, donnant voix à une jeunesse en colère, en quête de dignité. Leurs productions littéraires s'imposent comme un espace de lutte symbolique, où l'écriture devient un geste politique, un cri, une mémoire des blessures collectives.

Les deux récits qui composent notre corpus d'analyse – *Deux secondes d'air qui brûle* de Diaty Diallo (2022) et *Lettre à Adama* d'Assa Traoré (avec Elsa Vigoureux) (2017) – s'inscrivent pleinement dans cette dynamique littéraire, héritière des écritures de la périphérie. Bien qu'ils soient le fruit de trajectoires singulières¹ et qu'ils relèvent de formes d'écriture différentes – fiction et témoignage –, avec des styles plus ou moins travaillés ou en rupture avec les normes académiques, ils convergent néanmoins vers le même noyau : la mise en récit des multiples visages de la crise dans les espaces périphériques, entre violences sociales, discriminations systémiques et quête de dignité.

Ayant grandi dans des quartiers HLM de la région parisienne, Diallo publie en 2022 un roman haletant, « impressionnant de maîtrise », faisant preuve d'« une écriture exceptionnelle de tenue », « dont le titre seul embrasse d'emblée les nombreuses qualités du livre : l'énergie, l'urgence, la synthèse et la violence » (Commeaux 2022) et qui a été très bien accueilli par la critique. Dans *Deux secondes d'air qui brûle* on suit Astor (ou « Astro ») qui mène sa vie ordinaire dans une banlieue parisienne non-nommée : travail, barbecues avec ses amis sur la place du quartier ; « tchatte » avec Chérif, Demba et les autres amis au pied de la « Pyramide » ; soirées électro organisées dans le sous-sol du parking. Cette routine est constamment troublée, voire gâchée par

¹Assa Traoré, mère de trois enfants, ancienne éducatrice spécialisée, est devenue une sorte de « porte-parole » des individus confrontés notamment aux violences policières après la mort de son frère, Adama. Elle co-écrit la « lettre-témoignage » avec la journaliste Elsa Vigoureux. Diaty Diallo, quant à elle, a vécu entre les Yvelines et la Seine-Saint-Denis ; son roman est l'aboutissement de ses études en Master Création Littéraire (Université Paris 8). *Deux secondes d'air qui brûle* a été en lice pour le prix *Médicis* 2022, étant retenu dans la deuxième sélection.

des interventions policières quasi quotidiennes – contrôles d'identité, dispersions de fêtes, provocations diverses. Ces scènes de vie ordinaire basculent finalement dans la tragédie le soir où le jeune frère de Chérif, le meilleur ami du narrateur, est abattu par la police.

Le témoignage qu'Assa Traoré publie, accompagnée dans son écriture par la journaliste Elsa Vigoureux¹, se développe autour d'une « crise », d'une blessure fondatrice : la perte tragique d'un frère. Le soir du 19 juillet 2016, lorsqu'il aurait dû fêter ses vingt-quatre ans, Adama Traoré trouve la mort dans la cour de la gendarmerie de Persan, commune située dans la région de l'Île-de-France : menotté, allongé face contre terre, il succombe à une asphyxie. Cette « crise » marque un tournant irréversible dans la vie d'Assa Traoré, la sœur aînée d'Adama. Elle choisit de transformer la douleur en action. Soutenue par les habitants de Beaumont-sur-Oise et portée par la création du Comité « Vérité et Justice pour Adama », Assa Traoré s'engage dans une lutte acharnée. À ses côtés, des membres de sa famille, mais aussi des anonymes ayant vécu des drames similaires, dont la parole est restée ignorée par les autorités. Des personnes ordinaires, décidées à lui apporter leur aide, ainsi que des artistes de renom, notamment du monde de la musique, ont contribué eux aussi à donner une visibilité nationale à cette affaire. Assa devient alors une figure emblématique du combat contre les violences policières. Dans son témoignage construit sous la forme d'une longue lettre-journal intime² adressée à son frère mort, elle revient sur ce combat, à la fois personnel et collectif. Elle y raconte l'âpreté d'un affrontement judiciaire et médiatique, la nécessité de déconstruire les récits officiels, et l'urgence de préserver la mémoire de son frère. À travers ce texte, elle dénonce les logiques d'exclusion qui frappent une jeunesse reléguée, et met en lumière les mécanismes d'un déterminisme social auquel sa propre famille n'a pas échappé. Le prénom d'Adama, devenu symbole, incarne désormais une double exigence portée haut : obtenir la vérité et rendre justice.

Dans ce qui suit, nous nous pencherons sur la manière dont les deux autrices traduisent en mots trois dimensions majeures de la crise qui affecte les espaces périphériques français. Dans un premier temps, nous analyserons la représentation de la banlieue en tant qu'espace de relégation, de surveillance et de tension. Ensuite, nous nous intéresserons à la crise sociale et aux violences mises en lumière par les récits. Enfin, nous aborderons la question de la crise du langage, les textes du corpus proposant

¹ Sur le site du *Nouvel Obs*, Elsa Vigoureux se présente ainsi : « journaliste au *Nouvel Obs* depuis 2001, grand reporter au service Société, spécialisée dans les affaires criminelles, je raconte les histoires des gens ordinaires, les grands pas, les faux-pas, les pas de travers, j'observe avec passion le ban des villes, le mouvement de l'époque. » (<https://www.nouvelobs.com/journaliste/3251/elsa-vigoureux.html>)

² Le récit se compose de deux chapitres. Dans le premier, Assa Traoré explique le combat qu'elle mène depuis la mort de son frère et retrace l'histoire de sa famille. Le second chapitre, beaucoup plus ample, prend la forme d'un journal intime daté : on y compte quatre-vingt-sept entrées, du 19 juillet 2016, jour de la mort d'Adama Traoré, jusqu'au 7 avril 2017, date de la naissance de l'enfant de « notre grand frère Lassana, conçu en juillet 2016 » (LA, 169), qui portera le nom d'Adama Traoré. Tout au long de cette lettre-journal, Assa Traoré consigne au détail ses démarches pour faire éclater la vérité sur la mort de son frère, ses rencontres, ses démêlés avec les autorités, etc.

tour à tour une parole empêchée, fragmentée, et une parole militante et poétique, en rupture avec les normes discursives dominantes.

2. Espaces périphériques sous tension

Lettre à Adama et *Deux secondes d'air qui brûle* dessinent, chacun à sa manière, une vision plurielle de la banlieue française, envisagée non seulement comme un territoire physique en marge des centres urbains, mais aussi comme un espace chargé de tensions sociales, de surveillance institutionnelle et de stigmates persistants. À travers leurs récits, Assa Traoré et Diaty Diallo donnent donc à voir une géographie de l'exclusion, où l'environnement urbain devient le théâtre de relégation, de contrôle et de conflits latents.

Dans *Lettre à Adama*, Assa Traoré fait émerger Beaumont-sur-Oise comme un territoire relégué, à la fois géographiquement marginal et politiquement ignoré. Ce lieu, rarement mentionné dans les discours publics ou médiatiques, n'apparaît que lorsqu'un drame éclate, en l'occurrence, la mort tragique d'Adama Traoré. Beaumont-sur-Oise, petite ville à environ 35 km de Paris, possédant un important patrimoine archéologique, où rien d'intéressant ne semble se passer, se « réveille » brusquement, le soir du 19 juillet 2016. Le quartier Boyenval « est au bord de l'explosion » (LA, 23) à cause d'une rumeur qui court : quelque chose de grave est arrivé à Adama Traoré¹ ; lorsque, dans la soirée, vient la confirmation de son décès, « le quartier est en feu, bouclé par les forces de l'ordre » (LA, 25). Cet événement tragique se mue rapidement en une crise sociale, puisqu'il rappelle aux habitants du quartier et, à mesure que l'information se propage, aux habitants des communes voisines, porteurs du stigmate « issus d'un espace périphérique » (parfois malfamé), qu'aux yeux des autorités ils sont seulement des individus invisibles, des citoyens de second ordre, ignorés, dont les voix (même les voies) sont étouffées.

Cette sortie (violente) de l'ombre de la petite ville de Beaumont-sur-Oise où la mort d'Adama et les dégradations qui en ont suivi se combinent, suscite tout d'un coup l'intérêt des médias : « une grappe de journalistes, caméras, micros et cahiers tendus en direction de l'hôtel de ville » (LA, 29) attendent, en vain, la prise de parole par un représentant des autorités. L'absence du préfet du Val-d'Oise, et donc l'absence d'une implication de la part des autorités, est révélatrice du mépris institutionnel et de l'indifférence de l'État envers les habitants des quartiers périphériques : la conférence de presse, organisée dans une salle vide de représentants officiels, devient le théâtre d'un affrontement silencieux entre deux mondes – celui des autorités absentes et celui des citoyens endeuillés, présents, mais ignorés : « Le préfet ne se déplace pas, c'est lâche. Nous ne sommes pas les représentants de l'État, mais nous sommes la voix du peuple, il faut nous écouter. » (LA, 30).

¹ Dans la presse écrite, Boyenval est présenté comme un « coin tranquille du "9-5" un peu excentré, niché entre ville et campagne, [où] tout le monde s'appelle par son prénom et [où] personne ne parle de "quartier". "On l'appelle la "résidence Boyenval", explique un jeune homme. Parce que "quartier", ça fait "cité". Et Boyenval n'en est pas une [...]. » (Couvelaire, 2016).

Ce silence institutionnel est d'autant plus violent qu'il survient dans un moment de deuil collectif, où les proches d'Adama cherchent non seulement des explications, mais aussi une reconnaissance de leur douleur. C'est justement ce « système organisé pour renvoyer les gens tels que nous à l'invisibilité » (LA, 15) qu'Assa Traoré se donne pour but de décortiquer, de mettre à nu dans ses rouages les plus insidieux, et surtout de dénoncer. À travers son écriture, elle cherche à rendre audibles les voix des plus démunis, ceux que l'État marginalise, ignore ou méprise. Cette démarche s'inscrit dans une volonté de réhabilitation symbolique : redonner une place dans le récit national à ceux qui en sont exclus, non pas par accident, mais par une logique institutionnelle bien rodée :

« La lettre que je t'adresse est le récit quotidien du combat que nous menons pour toi. La mise à nu d'un système organisé pour renvoyer les gens tels que nous à l'invisibilité. Lis cette lettre comme un manuel de survie. J'espère que tous ces mots armeront d'autres peines semblables à la nôtre, qu'ils nous exhorteront à refuser la honte et le silence, qu'ils nous éloigneront de la colère et de ses ravages, qu'ils nous convaincront que ton nom est celui de tous ici-bas. » (LA, 6).

À travers son récit, l'autrice montre également qu'un espace anodin, voire marginal et ignoré par les autorités, peut devenir, grâce à la manière dont il est occupé par un groupe d'individus unis pour la même cause, un centre de mobilisation et de revendication, sorti ainsi de l'invisibilité. Les manifestations, les marches et les rassemblements organisés tout au long de l'année suivant la mort d'Adama ont occupé l'espace public. Les slogans – « Pas de justice ! Pas de paix ! » (LA, 31), « on ne pardonne pas, on n'oublie pas », « justice pour Adama » (LA, 39), « L'œil de la police est fort utile dans un État, mais ses mains y sont de trop. » (LA, 59) – diffusés sur des t-shirts, des photos, des pancartes ou scandés par les participants, ont renforcé cette présence. Peu à peu, ces pratiques ont transformé l'espace urbain en une scène politique où des individus minorés s'affirment dans l'espace hexagonal.

La métamorphose d'un drame personnel en traumatisme collectif fait que la parole d'Assa Traoré devient un outil de cartographie critique de l'injustice, qui met en lumière les lignes de fracture invisibles, mais bien réelles entre le centre et ses marges. Elle coupe les ponts entre la ville et sa périphérie, entre la communauté dominante et celle qui est dominée, entre les citoyens reconnus et ceux que l'on relègue à l'ombre. En nommant les lieux de contrôle, les zones de silence institutionnel, les espaces de violence et de résistance, elle dessine une géographie alternative du territoire républicain, où l'égalité proclamée se heurte à la réalité des discriminations.

Dans *Deux secondes d'air qui brûle*, Diaty Diallo construit une représentation spatiale puissante et politique de la banlieue, en articulant les dimensions de l'architecture, de l'enclavement et de la surveillance. Le roman s'ouvre et se clôt dans les interstices d'un territoire quadrillé, où les lieux de vie – parkings souterrains, toits

d'immeubles, terrains vagues – ne sont plus des « non-lieux »¹ mais des « micro-lieux »², devenant des espaces de résistance, de fête, mais aussi de danger.

Dès l'ouverture du roman, le lecteur est immergé dans un univers stratifié et labyrinthique, structuré à trois niveaux – les sous-sols, les surfaces et les toits – qui composent un quartier sans nom, à la fois familier et indéterminé. C'est grâce à Astor, le protagoniste du roman, qu'on pénètre dans cet espace suburbain sous tension. La « Pyramide », monument central du quartier, est à la fois un repère et un piège, une sortie de secours déguisée en œuvre d'art, qui finit par exploser dans un geste de révolte. Monument translucide, géométrique et imposant, elle surplombe le parking souterrain du quartier. Pour les personnages du roman, elle représente bien plus qu'un élément architectural : c'est une borne affective, un centre névralgique autour duquel s'organisent les souvenirs, les fêtes, les luttes et les deuils. Mais, en même temps, elle incarne des projets urbanistiques imposés d'en haut, souvent déconnectés des usages réels du territoire et indifférents aux besoins des habitants³. Elle cristallise en outre une vision autoritaire et centralisée de la ville, où la hiérarchie spatiale reflète celle du pouvoir.

Si à la surface, c'est autour de cette « tour Eiffel du quartier » (DSB, 129) que se construit la vie quotidienne des habitants, les tréfonds du parking cache un univers parallèle qui semble échapper au contrôle des autorités. Ce lieu souterrain dépasse largement sa fonction d'infrastructure enfouie : il devient un espace initiatique, un territoire clandestin de liberté et de réinvention, un espace alternatif où les personnages du roman cherchent refuge face à l'hostilité du monde extérieur, notamment contre les violences policières et les discriminations systémiques. Lors de l'attaque au gaz lacrymogène qui survient pendant une fête, le sous-sol se transforme en scène de chaos et de suffocation, en lieu de traumatisme collectif : « Le gaz a envahi l'espace et créé un mouvement de foule. Les chairs des uns et des autres se mélangent dans la fuite, serrées. Mon corps tout entier est pris de convulsions, mes poumons cherchent l'oxygène. Je ne peux plus respirer. » (DSB, 20). Ce basculement brutal fait du parking un espace marqué par la violence d'État et la répression.

Cette scène souterraine s'inscrit dans une dynamique plus large d'enfermement spatial, où la présence constante des forces de l'ordre quadrille et oppresse les corps

¹ Pour l'anthropologue Marc Augé, un « non-lieu » est un espace fonctionnel de la « surmodernité » caractérisé par l'anonymat, l'absence d'histoire propre et la standardisation (1992).

² Pour Gilles Henry, les « "micro-lieux" sont des portions ou des parcelles de territoires de quelques mètres carré, situées un peu partout et qui ont la caractéristique d'être appropriées à un moment donné par des personnes, sur des périodes plus ou moins longues [...] Le sens du mot "approprié" doit être pris comme la résultante de l'acte de faire sien, de s'attribuer la propriété de quelque chose, même si elle ne nous appartient pas légalement. » (2009, 15-16).

³ Les autorités, toujours en décalage avec les besoins des habitants du quartier, projettent de détruire la Pyramide et de « construire des bâtiments avec des façades végétales [...], [de] la remplacer par on ne sait trop quel projet concerté. Un truc flou géré par la mairie, entre la mjc et l'espace de coworking, dont ils disent que c'est pour les habitants, les activités de la place. Moi j'en mets ma main à couper que peu d'entre nous passerons la porte. Ça nous fera peur, on leur fera peur. » (DSB, 83).

racisés. Le roman de Diallo met donc en lumière une cartographie de l'exclusion, où la périphérie devient le lieu du contrôle et de la mort, tandis que le centre reste inaccessible. La mort de Samy, adolescent tué lors d'une course-poursuite, cristallise cette géographie inégalitaire : entre ceux qui parodent et ceux qui suffoquent, entre les espaces autorisés et ceux condamnés à la disparition. L'explosion finale de la pyramide, orchestrée par les jeunes du quartier, devient une réponse à l'injustice, une manière de réinscrire leur présence dans cet espace périphérique, stigmatisé qui les nie :

« Boum.

Un souffle, des comètes en fusion, de la terre vers le ciel.

Deux secondes d'air qui brûle.

Puis de la fumée, des volutes qui s'étalent, tentacules diffus, et des milliers et des milliers de particules de verre et de métal – poussières de moins d'un millimètre, chutes de trois centimètres, carrés de sept millimètres, losanges, hexagones, octogones de quinze centimètres, étoiles, ellipses, trapèzes – propulsées dans l'espace à une vitesse supersonique.

L'image transparente de l'écho au sol, horizontale, déplace la réalité à mesure qu'il s'élève vers nous. Comme une vague un peu plus haute qu'une autre à marée basse. Comme la proposition d'une nouvelle mise au point. » (DSB, 118).

Ainsi, les récits d'Assa Traoré et Diaty Diallo dessinent une mise en récit des interstices urbains, où l'espace urbain ne se limite pas à une simple configuration géographique, mais devient le reflet d'une exclusion systémique. L'architecture, la surveillance et l'enclavement spatial traduisent une mise à l'écart physique et symbolique des habitants.

3. Crise sociale entre violence et résistance

La relégation des individus « dominés – racisés, immigrés, minorés » (Remund 2022) en marge de l'espace et de la société français ne reste pas sans réponse : elle engendre des tensions, des colères, des révoltes. À mesure que les injustices s'accumulent – une interpellation brutale, une bavure passée sous silence, une humiliation banalisée, etc. – les quartiers périphériques se transforment en foyers de contestation. C'est dans cette dynamique que s'inscrit la crise sociale, où les violences institutionnelles rencontrent les revendications populaires, et où la quête de justice devient un moteur de mobilisation collective.

Le texte signé par Assa Traoré prend racine dans une situation de violence policière que l'État a eu du mal à contenir, révélant les limites de sa capacité à répondre de manière juste et efficace. Dans *Lettre à Adama*, l'autrice dénonce avec force les abus policiers et institutionnels qui ont marqué la vie et la mort de son frère, Adama Traoré, tout en révélant un système plus large d'impunité et de répression.

Le 19 juillet 2016, Adama est interpellé violemment par les gendarmes à Beaumont-sur-Oise. Il décède quelques heures plus tard dans leurs locaux. Dès les

premières heures, la famille est confrontée à un mur de silence : on refuse de transmettre des informations sur son état, puis on leur interdit de voir son corps. Les autorités évoquent la présence d'alcool et de stupéfiants, alors que l'enquête n'a même pas commencé :

« Tata implore les gendarmes, elle veut te voir. Ils l'isolent dans un bureau, où elle entend un gradé lui expliquer que oui, tu es mort, ils ne te cherchaient pas, ils voulaient Bagui et son amie, mais tu étais là, tu as jeté ton vélo, tu as couru, ils t'ont attrapé, un garçon est intervenu, un gendarme lui a donné un coup de poing, tu t'es enfui, tu t'es réfugié dans l'appartement d'une connaissance, ils t'ont retrouvé, tu leur as dit que tu avais du mal à respirer, mais tu avais bu de l'alcool, consommé de la drogue, et puis il y avait cette chaleur, alors tout ça a provoqué ta mort. Tata rétorque, tu ne bois pas, tu ne te drogues pas, tu as tenu le ramadan trente jours, la chaleur n'est pas en cause. » (LA, 25).

Cette stratégie de communication, précipitée et orientée, contribue à brouiller les faits et à délégitimer la douleur des proches. Le traitement judiciaire de l'affaire est tout aussi révélateur : les expertises se succèdent, parfois contradictoires, et le procès traîne. Pendant ce temps, plusieurs membres de la famille Traoré sont arrêtés à répétition, notamment Bagui, frère d'Adama, extrait et placé en garde à vue à plusieurs reprises. Ces arrestations, perçues comme des tentatives d'intimidation, renforcent le sentiment d'injustice ressenti par les Traoré.

Mais ce silence institutionnel et ces violences répétées ont suscité une réponse collective. Ce qui commence comme une mobilisation familiale devient rapidement un mouvement plus large. Les jeunes du quartier, puis ceux d'autres cités, rejoignent le combat. Des personnalités publiques – Rama Yade, Jean-Luc Mélenchon, Olivier Besancenot – expriment leur douleur. Des artistes, notamment du monde de la musique, prêtent leur voix :

« 2 février 2017

Près de mille quatre cents places écoulées en quinze jours.

Salle comble ce soir à La Cigale, à Paris.

Une vague humaine oscille doucement dans la fosse.

Pas de ferveur, de la solennité en attendant l'apparition des artistes.

Les rappeurs Kery James, Youssoupha, Médine, Ärsenik, Mac Tyer, Sofiane, Dosseh, Tito Prince, Bramsito, G-White et Fuillaume, Black M, Saï Saï BBG et Doum's sont comme des poissons dans l'eau. Pour nous, c'est différent. [...]

Si tu étais vivant, la « musique nègre » de Kery James, chantée avec Lino et Youssoupha, n'aurait pas la valeur d'un hymne : « Sur le boulevard de la vie, je suis dans l'angle mort/Un nègre qui les défie est un nègre mort/Depuis le bruit et l'odeur je sens que je dérange en France/Je fais un tour chez Guerlain, je mets du parfum de violence/Quelle arrogance, quelle insolence/Comme Sarkozy à Dakar, je choque l'assistance/Je me sens pas plus européen que la livre sterling/Je fais mon négroicide

au sol, comme Malcolm Sterling/À trop respirer le rejet, j'ai le poumon perforé/Je pourrais mourir d'infection comme un Traoré [...]. »
Ton nom devient celui de tout le monde. » (LA, 128).

Des familles ayant elles aussi perdu un proche dans des circonstances similaires – interpellations violentes, enquêtes bâclées, absence de reconnaissance – ou des individus quelconques ayant été confrontés à la violence policière se reconnaissent dans cette lutte. C'est le cas, entre autres, de Guillaume Vadot, témoin d'une interpellation violente, lui-même agressé pour avoir voulu filmer la scène. Lors d'une marche organisée le 5 novembre 2016, d'autres noms de victimes résonnent, « des vies tombées pour rien, comme la tienne, Adama. De Malik Oussekiné à Abou Bakari Tandia, en passant par Abdelhakim Ajimi, Ali Ziri, Wissam El-Yamni, Lahoucine Aït Omghar et Lamine Dieng... » (LA, 98). Le nom d'Adama devient alors un symbole, un cri de ralliement contre les violences policières et l'impunité, tandis que le récit signé par Assa Traoré devient un manifeste contre un système où la violence d'État se perpétue dans l'indifférence, et où les familles des victimes doivent lutter pour faire entendre leur vérité.

Dans *Deux secondes d'air qui brûle*, la relégation des corps racisés en périphérie ne se contente plus d'être une donnée sociale : elle devient le théâtre d'une insurrection poétique et politique. Le roman donne chair à cette dynamique de crise où les violences institutionnelles ne sont plus des faits isolés, mais des déclencheurs d'une mobilisation collective. Lorsque Samy est tué par la police dans une course-poursuite, les jeunes du quartier, ses amis, refusent le silence. Ils transforment leur deuil en action, leur rage en fête, leur mémoire en feu. Le parking souterrain, les toits, les friches deviennent des lieux de résistance, de création, de commémoration. Diaty Diallo évoque brièvement le meurtre de Samy :

« Ils prennent la fuite la peur au ventre de se faire serrer et plus grande encore celle de se faire savate par les darons. Ils slaloment [...] dans des rues qui les ont vus à tous les âges – les corps petits, les casquettes trop grandes, les sacs à dos avec le prénom dessus et le goûter à l'intérieur, les ballons ronds, les voix qui muent, les fous rires à se casser des côtes, et les rêves d'ailleurs –, se font pourchasser comme des mafieux le coffre rempli de cocaïne [...] et puis [...] Bak et Samy semblent se mettre à exister un peu trop, pour ces hommes [les policiers] qui peinent à les rattraper. [...] Agrippé à la taille de Bak, Samy se retourne pour jeter des coups d'œil. Il entrevoit, malgré les phares qui l'éblouissent, les traînées que la pluie mêlée à la poussière a formées sur le pare-brise de la voiture qui les suit. Et derrière la vitre il discerne, croit discerner, le coin d'une bouche moqueuse, l'éclat d'une pupille dilatée, des visages par fragments émergeant de l'ombre de l'habitacle, sommairement éclairés par les réverbères plantés le long des trottoirs. Et puis il voit, croit voir, des sourcils se froncer, l'adrénaline gonfler les veines d'un bras et au bout de ce bras des doigts, aux jointures blanchies par la préhension, se resserrer autour d'un calibre. Et puis il sait, croit savoir, que c'en est fini d'exister comme ils existent [...] Et il entend, croit entendre, dans son dos qu'on presse une détente et qu'on

ouvre le feu. Trois fois, il entend, croit entendre, le feu s'ouvrir. [...] Une première balle atterrit dans la jambe droite de Bak qui hurle sous l'impact. Une deuxième pénètre l'espace entre l'omoplate gauche et la colonne vertébrale de Samy. Il sent le souffle de la dernière comme un secret au seuil de son oreille, juste avant que tout autour de lui s'assombrisse. » (DSB, 45-47).

L'événement est raconté dans une langue nerveuse, rythmée, haletante, où le bruit, la vitesse, les lumières et les perceptions fragmentées dominant. Le style épouse la tension de la scène : phrases brèves, images éclatées, confusion entre ce qui est vu et ce qui est cru, entre ce qui est entendu et ce qui est imaginé. Le lecteur est ainsi immergé dans cette course-poursuite nocturne, où les corps des jeunes deviennent cibles, et où la violence surgit sans avertissement. Chez Diallo, la mort de Samy n'est pas mise en scène comme un moment solennel ou spectaculaire : elle est plutôt un fait brut, presque noyé dans le tumulte, comme un fait divers qui ne semble intéresser personne, sauf ceux qui restent.

Et c'est justement sur ceux qui restent que l'autrice concentre son attention. Si la mort elle-même est racontée avec rapidité, la douleur qu'elle provoque, elle, s'étire, s'approfondit, se diffuse. Diallo explore avec une grande sensibilité les répercussions de cette perte sur les proches, les amis, les frères, mais aussi sur une communauté entière. Ce n'est pas seulement un adolescent qui disparaît, c'est un monde qui s'effondre. Le chagrin né de la mort de Samy s'inscrit dans les corps, dans les gestes, dans les silences. Astor erre dans le quartier, fume, fantasme, ressasse. Il est traversé par une douleur mentale, une culpabilité sourde, un vertige existentiel : « aujourd'hui je l'ai avec moi dans mon estomac, ma douleur lovée dans celle de Chérif, l'envie de vomir ne me quitte plus. Je me suis tapé la tête contre des murs. J'ai beaucoup parlé seul dans les rues, réclamé des comptes, les yeux tournés vers le plafond de ma chambre. » (DSB, 49). Chérif, le frère de Samy, vit une forme d'effacement intérieur : vidé, absent à lui-même, incapable de rêver ou même de respirer pleinement : « Je ne pense plus. Le volcan sous l'os de mon crâne est entré en éruption. Sa fumée opaque est la seule consistance de ce qu'il reste de moi. Je sens mon corps tout autour, je le sens sous mes doigts, mon toucher est en voyage à des années-lumière de mes synapses. Je ne peux pas respirer, mes poumons c'est un lac gelé, ses bulles d'oxygène sont enfermées dans les profondeurs avant l'arrivée des températures positives. » (DSB, 52). Mais cette douleur ne reste pas individuelle : elle déborde, elle contamine, elle devient collective. La communauté tout entière saigne, car la mort de Samy n'est pas un accident isolé. Elle s'inscrit dans une longue histoire de violences policières, de discriminations systémiques, de deuils non reconnus. Elle réveille des blessures anciennes et cristallise un traumatisme partagé.

La perte de Samy, sans être un événement spectaculaire, devient un point de bascule, un déclencheur silencieux, mais puissant, qui révèle l'injustice, la colère, et surtout, la douleur de ceux que la société ne regarde pas. La fête organisée sur la place, après sa mort, se transforme alors un acte de résistance. C'est une manière de reprendre possession de l'espace, de refuser la réduction à l'objet, à la victime silencieuse :

« Sans aucune annonce, les réverbères et la pyramide s'éteignent et plongent la place dans la pénombre. Seules les guirlandes continuent declignoter. Les conversations se sont évanouies. L'espace d'un instant, en fermant les yeux, la place semble avoir été désertée par la foule. Mais, plongées dans une semi-obscurité, les mines sont simplement concentrées, dirigées vers l'enfièvrement qui se profile.

Il y a quelque chose à calmer ce soir. Ensemble. Quelque chose de dur qu'il faut soulager à défaut de guérir. Ensemble.

Quand une personne est arrachée trop tôt à sa vie, la souffrance déborde de son foyer pour atteindre la rue. C'est une communauté qui a mal. » (DSB, 95).

Et l'explosion finale de la pyramide – œuvrée par Astor et ses amis – incarne cette douleur transfigurée. Elle devient lumière, cri, mémoire. Si la crise sociale décrite dans *Lettre à Adama* et *Deux secondes d'air qui brûle* se manifeste par la violence, la révolte et la quête de justice, elle s'accompagne également d'une autre forme de tension plus souterraine mais tout aussi fondamentale : une crise du langage.

4. Crise du langage ou quand la langue devient arme

Dans *Lettre à Adama* et *Deux secondes d'air qui brûle*, la parole est à la fois un outil de résistance et un espace de fracture. Ces textes mettent en lumière les difficultés à dire l'injustice, à nommer la douleur, à faire entendre une voix dans un monde qui la marginalise.

Lettre à Adama est avant tout un acte et un texte politique. En prenant la plume, Assa Traoré refuse le récit officiel imposé par les institutions : celui qui criminalise les victimes, qui maquille les faits, qui efface les responsabilités. Le texte se construit comme une contre-narration, une réponse directe au silence des autorités, aux mensonges judiciaires, à la violence symbolique exercée par l'État, à l'injustice du traitement médiatique. À travers cette lettre qu'Assa adresse à son frère mort, l'autrice expose les mécanismes de l'indifférence étatique : le refus de reconnaître la brutalité policière, l'effacement des mémoires collectives des quartiers populaires, et la marginalisation des familles endeuillées. *Lettre à Adama* doit être alors envisagé comme un « livre hommage et [une] chronique d'un combat citoyen. » (Billot 2019), un cri de vérité dans un espace saturé de déni. Pour Assa Traoré, le texte se transforme en un outil de lutte contre le silence et les injustices, un levier pour faire exister une parole des invisibles dont on réprime la voix. Écrire au nom des siens et de toute une communauté est tout ce qui lui reste pour combler le vide laissé par l'absence, pour refuser l'effacement.

Mais, au-delà de cette portée politique indéniable, ce récit est également le témoignage bouleversant d'un deuil familial. Assa Traoré raconte la douleur de la perte, le choc, l'incompréhension, la colère. Mais très vite, cette expérience intime déborde le cadre familial pour devenir une douleur partagée, une mémoire collective. Il ne s'agit plus uniquement du deuil de la famille Traoré, mais du deuil d'un quartier, d'une génération, d'une communauté trop souvent confrontée à la même violence.

Assa Traoré écrit comme on parle à un frère, comme on crie une vérité qu'on refuse de taire. La langue employée est simple, directe, toujours engagée ; c'est une parole authentique, émotive, urgente, qui cherche à toucher, à réveiller, à mobiliser : « Mon chagrin est un gouffre. Mais ma rage est plus grande encore, c'est un feu en moi. Je ne pense pas, je n'ai pas de plan. Je suis dressée dans l'adversité. C'est une guerre. Je n'ai plus rien à perdre, je veux sauver les miens. Notre honneur. Notre dignité. La tienne, Adama. » (LA, 30). Cette écriture marquée par une oralité forte permet de créer une proximité immédiate avec le lecteur.

En prenant la forme d'un dialogue imaginaire entre Assa et Adama, le texte donne à la langue une dimension performative : chaque mot devient un acte, chaque phrase, une tentative de faire revivre l'absent, de maintenir le lien :

« Tu es là, Adama.

Tu as le visage apaisé, souriant. On dirait que tu es seulement endormi. Je pense même que tu pourrais revenir à nous, rouvrir les yeux. (LA, 35)

Ton visage est serein, Adama, au moment où je suis en train de te dire adieu. Je te parle, je te promets que nous te rendrons justice, les responsables de ton décès paieront. [...] Je me dis, on fait tout ça pour toi, Adama ? [...] Je dois accomplir un effort, me demander... Tu n'es plus là ? Tu es mort, Adama ? T'avons-nous réellement enterré, là ? » (LA, 67).

Par moments, le rythme du texte évoque une déclamation, proche du slam ou du rap, avec des phrases courtes, percutantes, scandées comme des refrains de lutte : « Écrire. Construire. Je ramasse tout ce qui traîne, je plonge dans chacune des épreuves qui ont ponctué notre combat, j'interroge nos frères et sœurs, nos mères. » (LA, 17) ; « Je sens des coups de jus qui me raidissent : je vais te défendre, je vais nous défendre. » (LA, 28). Cette manière de parler, ancrée dans la rue, dans le quotidien des quartiers populaires, est aussi porteuse d'une dignité, d'une force politique. Elle permet de dire ce que les institutions refusent d'entendre. Elle transforme le silence en cri, le deuil en combat, la mémoire en parole vivante.

Le roman de *Deux secondes d'air qui brûle* se distingue par une écriture en tension permanente, où le rythme haletant, la syntaxe syncopée et la scansion quasi musicale du texte traduisent une urgence vitale. Diallo, en tant qu'« écrivaine musicale » avant d'être romancière, se sert d'une langue d'écriture proche du rap ou du slam qui épouse les pulsations de la révolte, les battements du cœur des personnages en fuite, en colère, en quête de justice.

Les phrases sont souvent fragmentées, morcelées, juxtaposées sans ponctuation forte, créant une dynamique explosive qui fait écho à la violence politique du récit :

« Ça s'est posé Kingston ou quoi, je demande à la ronde. Lionel répond en ricanant. Au calme, je dis et je tape ma main dans toutes celles que j'arrive à distinguer ». (DSB, 61).

« Soufflée, explosée, la pyramide, depuis son intérieur ; creusé, le béton, sous le zéro, vers le moins un, vers le moins deux.

Propulsé, le triangle, vers les quatre côtés de la place.

Dispersé, le temple ; morcelé, le mausolée.

Onde de choc,

pression,

dépression,

écho,

indice de réfraction :

PHARAONIQUES

Boum. » (DSB, 118).

« Un souffle, une brise orange puis gris chantier.

La structure en fer, les barreaux de l'échelle qui mène à sa pointe, la serrure anti-panique, des bouts d'escaliers et de grilles d'aération atterrissent des mètres plus loin par lambeaux.

Des morceaux du bas-relief, les corps et visages humains balafrés de tags, et les animaux, fidèle bestiaire ornemental – le phoque, le kangourou, le flamant rose, le buffle, les pingouins : envolés dans le temps à l'arrêt. » (DSB, 119).

Cette esthétique de la rupture formelle devient le miroir d'une société fracturée, et le texte lui-même se transforme en une déflagration narrative : une langue qui brûle, qui éclate, qui résiste. Chaque « punchline »¹, chaque répétition, chaque suspension de phrase frappe le lecteur par sa force et devient une manière de dire l'indicible, de faire entendre une voix que l'on tente de réduire au silence.

Pour que ses personnages racisés, issus d'un quartier populaire, ne soient pas de figures artificielles, Diallo écrit son roman dans une langue qui leur ressemble, qui les incarne. Elle écrit comme elle parle, comme ses personnages parlent : dans une langue hybride, faite d'argot, de verlan, de registres mêlés, marquée par les influences des langues venues d'ailleurs. Cette langue « maltraitée, stigmatisée », « mortelle », selon ses propres mots (Diallo 2022), devient un outil de légitimation, une manière de refuser la caricature et de restituer la complexité linguistique des jeunes de banlieue. Les expressions comme « j'me suis nachav », « t'es un bolos », « j'suis archi chaud », « ça part en couilles », « on s'en bat la race », etc. ou les termes en verlan – chanmé, zarbi, reum, chelou, ouf, teubé, vénère, meuf, etc. – ne sont plus d'effets de style, mais des marqueurs identitaires, des signes d'appartenance. Diallo ne parle pas sur les jeunes, elle parle avec eux, comme eux, et c'est cette proximité linguistique qui donne au texte sa force et son authenticité.

Dans *Deux secondes d'air qui brûle*, la langue a également un côté poétique. Certaines phrases, courtes et denses, résonnent comme des vers, des refrains, des

¹ Dans le contexte musical (notamment rap), une « punchline » désigne une phrase courte, percutante et mémorable qui frappe par son intensité, son originalité ou son effet de surprise.

incantations que l'on pourrait retrouver dans une chanson rap ou slam : « Tout a une fin, rien n'est éternel, tout se dissipe, je ne vais pas mourir. » (DSB, 21), « Tout va par trois, il répète encore, le ciel, les nuages, le soleil. La pluie, la brume, la glace. Les sous-sols, les sols, les toits. C'est un cycle. Tu montes par l'ascenseur. Tu vas jusqu'au dernier étage. Tu redescends par les escaliers. Tu transites par un floor ou un corridor. » (DSB, 71). Diallo « crache » ses mots comme on scande une vérité, et cette parole poétique devient politique, car, grâce à elle, l'autrice, au nom de tout un groupe d'individus minorés et racisés, refuse l'effacement, affirme une présence, revendique une dignité. La musique est, d'ailleurs, omniprésente dans le roman, non seulement comme une référence culturelle – tout au long du roman Diallo mentionne des titres de chansons appartenant à la musique urbaine francophone ou américaine ; le roman se clôt même avec un inventaire de ces titres cités dans le texte –, mais aussi comme un élément structurant, comme une texture, une manière de rythmer le récit et de faire entendre les voix multiples qui le traversent.

Lettre à Adama et *Deux secondes d'air qui brûle* s'inscrivent donc dans une écriture de l'urgence, une parole qui surgit pour dire ce que l'on se tait, pour faire entendre ce que l'on refuse d'écouter. À l'instar de la musique rap, si présente dans les deux textes, que ce soit en filigrane ou par la citation directe, la littérature devient un outil de transmission, un moyen de lever le voile, de donner de la voix à celles et ceux que l'on réduit au silence. Les vers de Kery James¹, rappeur franco-haïtien engagé, résonnent comme un écho puissant à ces récits :

« Alors j'ai écrit dans l'urgence [...]
 Parfois j'écris pour qu'ils ne
 Puissent jamais oublier
 Pour qu'ils ne puissent jamais nier
 Le martyr des braves [...]
 Je n'écris que pour dire vrai [...]
 Je fais chanter mon amertume
 Alors j'écris, je crie, j'écris [...]
 J'écris surtout pour transmettre. »²

Ces mots pourraient être ceux d'Assa Traoré ou de Diaty Diallo. Ils traduisent une même volonté : refuser l'effacement, affirmer une présence, revendiquer une dignité. Chez ces autrices, écrire devient un acte de mémoire, un geste politique, un cri. Une manière de dire vrai, de faire exister les absents, de transformer la douleur en parole vivante. La littérature, comme la musique urbaine, devient ainsi un espace de résistance, de réappropriation, de vérité.

¹ Kery James a participé aux différentes commémorations de la mort d'Adama.

² Kery James, « Je m'écris », 2008.

5. Conclusion

Lettre à Adama d'Assa Traoré et *Deux secondes d'air qui brûle* de Diaty Diallo révèlent que la crise des banlieues françaises ne se réduit ni à une succession d'émeutes ni à des indicateurs socio-économiques : elle s'inscrit dans une fracture structurelle qui touche l'espace, le lien social et la parole. En mettant en lumière les mécanismes d'exclusion et les violences systémiques, ces textes déplacent le regard porté sur les marges urbaines et en font des lieux de mémoire, de résistance et de recomposition identitaire. Loin des clichés médiatiques, ils donnent chair à des existences souvent invisibilisées, inscrivant la douleur et la colère dans une dynamique de lutte et de dignité.

Cette littérature de l'urgence, traversée par une oralité forte et des formes génériques hybrides, interroge les normes discursives dominantes et propose une esthétique de la rupture qui épouse la tension des réalités décrites. Chez Traoré, la lettre-journal intime devient un manifeste citoyen, collectif, un cri contre le silence institutionnel ; chez Diallo, la fragmentation syntaxique et la scansion poétique traduisent la violence politique et la vitalité des corps en mouvement. Ces choix formels ne relèvent pas d'un simple effet de style : ils incarnent une stratégie de légitimation, une manière de faire entendre des voix que l'on réduit trop souvent au mutisme.

En définitive, *Lettre à Adama* et *Deux secondes d'air qui brûle* participent à une reconfiguration du récit national en intégrant les expériences des périphéries. Ils montrent que la crise, loin d'être un état figé, peut devenir un moteur de transformation, à condition que la parole des marges soit reconnue et entendue. Ces œuvres rappellent que la littérature, comme la musique urbaine qui les traverse, demeure un espace de résistance et de transmission, capable de transformer la douleur en mémoire et la mémoire en action.

Bibliographie

Textes de références

Diallo, Diaty. 2022. *Deux secondes d'air qui brûle*. Paris : Éditions du Seuil.

Traoré, Assa, avec Elsa Vigoureux. 2017. *Lettre à Adama*. Paris : Éditions du Seuil.

Ouvrages critiques

Augé, Marc. 1992. *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Éditions du Seuil.

Delevoeye, Jean-Paul. 2021. *Reprenons-nous !*. Paris : Tallandier.

Henry, Gilles. 2009. *Des « micro » lieux du territoire du cercle familial et des jeunes. Un passage entre le « dedans » et le « dehors »*, thèse de doctorat, Université Paul Verlaine – Metz.

Jablonka, Ivan. 2024. *Le Troisième Continent ou La littérature du réel*. Paris : Éditions du Seuil.

***. 2007. *Qui fait la France ? Chroniques d'une société annoncée*, « Qui fait la France ? ». Paris : Stock.

Sitographie

- Billot, Léonard. 2019. « *Lettre à Adama*, un livre capital, un manifeste de révolte ». URL : <https://www.lesinrocks.com/livres/lettre-adama-un-livre-capital-un-manifeste-de-revolte-147479-09-04-2019/> (consulté le 10 novembre 2025).
- Commeaux, Lucile. 2022. « Critique littérature : *Deux secondes d'air qui brûle* de Diaty Diallo (Le Seuil) », URL : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/affaire-critique/critique-litterature-deux-secondes-d-air-qui-brule-de-diaty-diallo-le-seuil-9955251> (consulté le 20 octobre 2025).
- Couvelaire, Louise. 2016. « Boyenval, cité tranquille de Beaumont-sur-Oise au bord de l'explosion ». URL : https://www.lemonde.fr/police-justice/article/2016/12/05/boyenval-cite-tranquille-de-beaumont-sur-oise-au-bord-de-l-explosion_5043331_1653578.html (consulté le 16 octobre 2025).
- Diallo, Diaty. 2022. « On n'est pas dupes », propos recueillis par Manon Peling. URL : <https://www.manifesto-21.com/on-nest-pas-dupes-rencontre-avec-diaty-diallo> (consulté le 20 juin 2025).
- Remund, Grégoire. 2022. « Diaty Diallo, romancière radicale ». URL : <https://seinesaintdenis.fr/actualite/culture-patrimoine/Diaty-Diallo-romanciere-radical> (consulté le 20 juin 2025).
- Oberti, Marco et Le Gal, Maëla Guillaume. 2024. « Les territoires des émeutes. La ségrégation urbaine au cœur des violences », in *La Vie des Idées. Institut du Monde Contemporain (Collège de France)*, URL : <https://laviedesidees.fr/Les-territoires-des-emeutes> (consulté le 15 octobre 2025).
- *** <https://www.nouvelobs.com/journaliste/3251/elsa-vigoureux.html>
- *** « Les quartiers prioritaires : leur cartographie et leurs données », *Système d'information géographique de la politique de la ville*. URL : <https://sig.ville.gouv.fr/> (consulté le 11 novembre 2025).

Discographie

James, Kery, « Je m'écris », 2008.

Sigles

DSB – Deux secondes d'air qui brûle.

LA – Lettre à Adama.